

JEAN LEFRANC

COMPRENDRE NIETZSCHE

Une philosophie pour esprits libres

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : Shutterstock © De-V

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2019, nouvelle présentation

© Armand Colin, 2004

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62704-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

Introduction. Nietzscheismes	5
------------------------------	---

I

LA DÉCOUVERTE DU DIONYSISME

1. La nostalgie de la Grèce antique	35
2. Les philosophies préplatoniciennes	45
3. Le socratisme	55
4. Le dionysiaque et l'apollinien	63
5. Tragédie et musique	73
6. Dionysos philosophe	85

II

LA CRITIQUE GÉNÉALOGIQUE

7. Le pessimisme de la force	99
8. Multiplicité de la volonté de puissance	109
9. Immoralisme et généalogie	125
10. Le problème de la valeur	135
11. Maîtres et esclaves	143
12. Ambivalence des notions et des doctrines	153

13. Christianisme et décadence	161
14. Les nihilismes	181

III

DU DERNIER HOMME AU SURHOMME

15. Le dernier homme	197
16. Les hommes supérieurs	211
17. Le créateur	221
18. Le surhomme	241

IV

MIDI ET ÉTERNITÉ

19. La volonté de vérité	255
20. La culture historique	269
21. La fin de la métaphysique	283
22. La pensée de l'éternel retour	289
Épilogue. Une philosophie pour esprits libres	303
Chronologie	307
Bibliographie	311
Index des noms propres	315
Index des notions	319

INTRODUCTION

NIETZSCHÉISMES

Nietzsche est un des rares philosophes dont le nom n'évoque pas seulement des choix doctrinaux, des attitudes intellectuelles, mais un style de pensée, un style de vie, au-delà d'une mode de quelques années (comme a pu l'être l'existentialisme après 1945). Le nietzschéisme n'est pas seulement une affaire de discussions académiques entre historiens des idées comme il y a eu un kantisme, un ou des néo-kantismes multiples à définir et à départager. Il n'a jamais existé d'école nietzschéenne à proprement parler ; mais depuis plus d'un siècle l'œuvre de Nietzsche est une référence souvent polémique pour les poètes, les littérateurs, les artistes, les politiques tout autant que pour les philosophes. Dans des périodes de troubles, le nietzschéisme est apparu plus d'une fois comme un mot d'ordre provoquant ou dérisoire, enthousiasmant ou révoltant, un appel à renverser, détruire toute une tradition morale d'origine platonicienne ou même la civilisation occidentale et chrétienne entière. Sans doute le public cultivé a-t-il souvent quelque connaissance de Nietzsche : il y eut en français une bonne demi-douzaine de traductions du *Zarathoustra* ; et de toutes ses œuvres les éditions ne manquent pas, en « collections de poche », en textes scolaires soigneusement présentés et annotés. Voilà un auteur qui est un grand écrivain reconnu, et sans ce phénomène excessif de « retard à la traduction » si fréquent en France¹. C'est ainsi que s'est répandue une sorte de précompréhension de sa pensée, mais trop souvent déterminée par le style même de l'œuvre, l'anecdote biographique (les maladies, la folie) et surtout l'usage abusif de quelques formules (« soyez durs », les « fauves blonds »). Comprendre Nietzsche

1. Veut-on quelques exemples ? La *Critique de la raison pure* (1^{re} édition 1781) est traduite en 1836, après 55 ans. L'œuvre majeure de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1^{re} édition 1818) est traduite en 1886 après 68 ans (dans l'un et l'autre cas, 32 et 26 ans après la mort de l'auteur).

comme philosophe, c'est d'abord surmonter des obstacles que n'a sans doute rencontrés aucune autre œuvre philosophique. Dans un de ses derniers écrits, *Ecce homo*, il s'est demandé si ses livres pouvaient seulement être lus, c'est-à-dire compris par ses contemporains : « Il y en a qui naissent posthumes [...]. Ce serait en contradiction avec moi-même que je m'attendisse aujourd'hui à trouver des oreilles et des *mains* prêtes à saisir *mes* vérités ; qu'aujourd'hui on n'entende rien de moi, qu'aujourd'hui on ne sache rien prendre de moi, ce n'est pas seulement compréhensible, cela me paraît à moi-même normal¹. » Plus d'un siècle après la mort de Nietzsche, après tant de débats, d'efforts d'interprétations, d'études érudites, pouvons-nous faire que l'inactualité essentielle de son œuvre nous soit enfin accessible ?

LES STYLES DE NIETZSCHE

Ce sont des aphorismes. Sont-ce des aphorismes ? – Ceux qui m'en font reproche n'ont qu'à réfléchir un peu et se faire ensuite des excuses à eux-mêmes – Je n'ai pas besoin d'un mot pour ma défense².

Nietzsche a d'ailleurs vanté ce qu'apportait l'art de la sentence, de la « pointe » à la formation de l'esprit. Mais l'unité de la pensée philosophique est compromise dans l'éclatement, la dispersion des aphorismes au long de chapitres ou même de livres entiers (*Humain, trop humain*). N'y aurait-il de philosophie que dans un système construit et exposé comme tel ? Des « excuses », les commentateurs n'ont pas manqué d'en trouver : les maux oculaires de Nietzsche, ses migraines violentes qui le contraignaient à dicter des fragments à ses amis. Mais cette explication toute matérielle ne rend pas compte d'un style ni d'une démarche ; l'œuvre publiée est d'ailleurs loin d'être toujours constituée d'aphorismes et les périodes de composition ne coïncident pas avec celles des malaises ophtalmiques. On n'a pas manqué d'invoquer l'influence des écrivains français appelés « moralistes » du XVII^e

1. *Ecce homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1.

2. *Aurore*, fragment posthume, 7 [192], Paris, Gallimard, vol. 4, p. 634.

et du XVIII^e siècle, de La Rochefoucauld à Chamfort. Mais l'aphorisme de Nietzsche ne recherche pas constamment la concision de la maxime ; ce que Nietzsche admire le plus est sans doute l'analyse morale d'un Montaigne, d'un Voltaire (à la mémoire de qui est dédié *Humain, trop humain*), dont l'œuvre n'est pas à proprement parler aphoristique. Ajoutons qu'il prend ici la suite de Schopenhauer, grand lecteur des moralistes français, et auteur dans le tome premier des *Parerga et Paralipomena des Aphorismes sur la sagesse dans la vie*. On n'a sans doute pas suffisamment remarqué que le deuxième volume du même ouvrage est constitué d'aphorismes de longueurs très diverses regroupés par chapitres, modèle que reprendra Nietzsche. Chez lui, l'aphorisme devient un style d'écriture et de pensée et non pas un genre littéraire ; c'est au lecteur de recomposer la chaîne dont les maillons seuls sont présentés. Les fragments que l'auteur a écartés sont d'ailleurs significatifs de ses exigences ; le lecteur doit se hausser au niveau du penseur : telle est la pédagogie de Nietzsche. Zarathoustra s'adresse d'abord aux amateurs d'énigmes : « Car vous ne voulez pas tâtonner en tenant d'une main inquiète un fil conducteur ; et là où vous pouvez *deviner*, il vous déplaît d'avoir à *déduire*¹. » Précisons tout de suite qu'aucun irrationalisme n'est ici prôné et que nul n'est autorisé à recourir à une symbolisation intempérante. *Ecce homo* sera explicite : « Alors que le docteur H. von Stein se plaignait courtoisement de ne pas comprendre un seul mot de mon *Zarathoustra* je lui répondis que cela était dans l'ordre : en aurait-il compris six phrases, c'est-à-dire en aurait-il *vécu* six phrases, qu'il serait élevé parmi les mortels à un niveau plus haut que ne pourraient atteindre les modernes². » Contrairement à ce qu'on a cru et dit, la pensée de Nietzsche ne se cache pas derrière des mythes.

Faudrait-il faire un tri dans l'œuvre publiée ? D'un côté un auteur de bonne compagnie capable de rédiger en bonne et due forme les dissertations de *La Généalogie de la morale*, ou bien encore ces brillants fragments de quelques pages si commodes pour les faiseurs d'anthologies ; d'autre part un écrivain véhément ou même bouffon,

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*, III, « De la vision et de l'énigme ».

2. *Ecce homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1.

un poète extatique qui chante incomparablement la lumière du jour déclinant ou la puissance du soleil de midi, celui qui parodie les textes sacrés, qui se donne parfois des allures de prophète et crée d'étonnants apologues, mais n'évite pas toujours l'esprit de lourdeur ou le bric-à-brac néoromantique. Un certain nietzschéisme s'est cru autorisé, en particulier par la lecture de *Zarathoustra*, à briser toutes les entraves d'une expression qui se voudrait symboliquement philosophique, à confondre la critique du langage avec la violence faite aux mots, à transformer en révélation un lyrisme arbitraire, à rabattre Nietzsche dans le pire romantisme qu'il a toujours rejeté, enfin à trahir la probité philologique qui a été son souci constant depuis ses premiers articles jusqu'à *Ecce homo*. Dans ce dernier écrit, il s'est lui-même vanté de posséder « l'art du style le plus varié dont aucun homme ait jamais disposé ». Précisément à propos de *Zarathoustra*, il insiste sur l'ajustement du style aux « états intérieurs » qui sont à communiquer : « Il faut être digne de l'apprécier [...] et d'ici là il ne sera donné à personne de saisir l'*art* qui y a été prodigué ; personne n'a jamais eu à prodiguer des moyens artistiques qui soient plus neufs, plus inouïs, et spécialement créés à cet effet¹. » Il ne s'agit donc pas d'ajouter à la pensée du philosophe un ornement, un art qui lui serait propre et qui aurait sa valeur en soi, comme on fait mérite par exemple à l'académicien Bergson de « bien écrire », ou à Alain de savoir rédiger des « propos » brillants. Faudrait-il croire que Platon ne serait pas seulement la source première de toute la tradition philosophique occidentale, et qu'il serait au surplus ce très grand écrivain qui s'endort parfois dans de trop longs passages dialectiques ? Il n'y a pas deux Nietzsche : un Nietzsche poète et un Nietzsche savant et philosophe, l'un expliquant, excusant par son génie les défaillances et les excès de l'autre. *Ecce homo* situe clairement *Zarathoustra* au-delà de la poésie : « L'art du grand rythme, le grand style dans l'art des périodes pour exprimer le flux et le reflux d'une passion sublime, surhumaine, c'est moi le premier qui les ai découverts ; avec un dithyrambe comme celui qui termine le troisième livre de *Zarathoustra* et qui est intitulé "Les sept sceaux", j'ai bondi mille lieux au-delà de ce qui s'appelait jusqu'ici

1. *Ibid.*, § 4

poésie¹. » Il serait trop facile de réduire une telle phrase à un symptôme mégalomane. Ce serait oublier que l'adjectif « grand » a dans les écrits de Nietzsche une connotation précise en rapport avec la plus haute affirmation de la vie. « Les sept sceaux » ont d'ailleurs un autre titre : « Chant du oui et de l'amour ».

Ce style d'*Ainsi parlait Zarathoustra* a été diversement apprécié. À côté de l'incontestable poésie de certains chants, on lui a reproché une boursoufflure des métaphores, du mauvais goût romantique ou orientalisant bien éloigné du classicisme français que Nietzsche disait admirer. Plus d'un lecteur a été heurté ou même gêné par l'abondance des citations et des allusions bibliques, mais souvent parodiques, volontairement blasphématoires. Mais sans doute est-ce un contresens que de lire les discours de Zarathoustra comme s'il s'agissait, selon l'expression malheureuse de Peter Gast, d'un « cinquième évangile ». La parodie fait partie des moyens d'exprimer le renversement des valeurs et elle est une possibilité de redonner vie aux métaphores les plus usées de notre tradition. « La force de la métaphore la plus puissante qu'il y ait eue jusqu'ici n'est que misère et bagatelle à côté de ce retour de la langue à la nature de l'expression figurée². »

Le « grand style » exclut donc tout autant la subordination de la pensée à l'expression que de l'expression à la pensée. Encore faut-il avoir des oreilles pour entendre ce qui est dit. *Ecce homo* va jusqu'à supposer un cas extrême : « Celui d'un livre qui parlerait uniquement d'expériences vécues, mais tout à fait hors de la possibilité d'être expérimentées ni couramment, ni rarement, – un livre qui serait d'un langage *tout neuf* pour une série nouvelle d'expérimentations. En ce cas rien n'est entendu, tout simplement, avec cette illusion d'acoustique que si rien n'est entendu, il n'y avait rien non plus à entendre³. » Nietzsche n'est pas loin de penser que tels ont paru ses livres en Allemagne. Sans doute ne s'est-il pas toujours cru aussi « inaudible », mais dès son premier livre il avait souffert de l'incompréhension, même de ses amis, même de son maître en philologie Ritschl qu'il ne cessera

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, § 3.

3. *Ibid.*, § 1

pourtant pas de vénérer. Faut-il opposer alors un Nietzsche qui procède selon une méthode historique stricte, le savant objectif sinon positiviste, et un Nietzsche qui se laisse aller à ses humeurs, à ses sarcasmes, qui procède par hypothèses ou par métaphores, un poète livré à l'imaginaire, parfois même un bouffon conscient de l'être et qui ne recule pas devant les pires calembours ? S'il faut choisir (mais pourquoi l'aurait-il fallu ?), Nietzsche se veut avant tout philosophe. Il songera même, un moment, à postuler à Bâle une chaire de philosophie. C'est ainsi qu'il faut s'efforcer de lire et de comprendre l'œuvre de Nietzsche, malgré notre imprégnation du style universitaire kantien. Dans un opuscule célèbre, Kant avait lui-même opposé au laborieux développement d'une philosophie universitaire qui avance prudemment, méthodiquement, le ton distingué, aristocratique (*vornehm*) du philosophe de l'intuition, parlant sous sa propre autorité et n'ayant de compte à rendre à personne. « D'un ton de grand seigneur naguère adopté en philosophie », a-t-on traduit le titre de ce petit ouvrage. Eh bien ! Nietzsche fut très consciemment ce penseur aristocratique dont l'enseignement, si enseignement il y a, est d'emblée ésotérique – du moins dans un premier temps, car *Ecce homo* envisage avec satisfaction dans l'avenir des commentaires universitaires d'une œuvre comme *Zarathoustra*¹.

Dès avant ce dernier texte, dans lequel il est trop facile de déceler des signes pathologiques, Nietzsche avait publié dans le cinquième livre du *Gai Savoir* un étonnant aphorisme, magnifique exemple de son style, dans lequel il a une sorte de prescience de la naissance « posthume » de son œuvre, fixant même une date, 1901, année qui suivra en effet celle de sa mort physique :

Nous sommes-nous déjà plaints d'avoir été mal compris, méconnu, déformé, mal entendu ou non entendu ? – C'est exactement notre lot, – oh ! pour longtemps, encore, pour être modérés – jusqu'en 1901 – et c'est aussi notre signe de distinction ; nous ne nous tiendrions pas en assez haute estime si nous souhaitions autre chose. On nous transforme, – cela vient de ce que nous-mêmes sommes en croissance, en transformation continue, que nous rejetons les vieilles écorces, que nous ouvrons à chaque

1. *Ibid.*, début.

printemps, toujours plus jeunes, plus tendus vers l'avenir, plus forts, plus hauts, que nous poussons notre racine toujours avec plus de puissance dans le sol profond – dans le mal – pendant qu'en même temps nous étreignons le ciel toujours plus amoureusement, plus largement de nos branches et de nos feuilles, et que nous nous abreuvons toujours plus assoiffés de sa lumière. Nous croissons comme des arbres – ce qui est difficile à comprendre comme de toute vie ! non pas en *un seul* lieu, mais partout, non pas en une direction, mais aussi bien vers le haut et le dehors que vers le bas et le dedans ; – notre force s'exerce à la fois dans le tronc, la ramure et les racines, nous ne sommes plus libres de faire quelque chose d'unique, ni d'être quelque chose d'unique... Tel est notre lot comme cela a été dit ; nous croissons *en hauteur* et, en admettant que cela fût notre propre fatalité – car nous nous situons ainsi toujours plus proches de la foudre – eh bien ! nous ne le tenons pas moins en estime, car il reste ce que nous ne voulons pas partager ni répandre, la fatalité de la hauteur, *notre fatalité*¹.

NIETZSCHE MUSICIEN

L'époque de Nietzsche est celle de l'épanouissement de la grande musique romantique allemande, alors que la vie musicale, les principaux genres musicaux, l'orchestre et le chef d'orchestre lui-même, le prestige inégalé du compositeur, sont devenus ce qu'ils sont encore de nos jours. La pensée de Nietzsche s'est formée moins au milieu des discussions philosophiques que des débats sur le drame musical, la symphonie dramatique, débats entretenus par les chefs-d'œuvre, mais aussi les écrits d'un Berlioz, d'un Liszt, d'un Wagner, et les références ultimes sont le plus souvent Mozart et Beethoven. Les écrits de Schopenhauer auraient-ils eu dans la seconde moitié du XIX^e siècle un tel retentissement s'il n'avait pas été le métaphysicien de la musique ? Il n'y a aucun doute qu'une réflexion sur les pouvoirs de la musique est une des sources principales de la pensée de Nietzsche. Il a bien été « le plus musicien des philosophes », comme il l'a écrit, et non seulement un amateur très doué.

1. *Le Gai Savoir*, Livre V, § 371.

Nous savons par de nombreux témoignages que Nietzsche fut très jeune un remarquable improvisateur au piano, apprécié de Richard Wagner. Quelque chose de ses dons semble même s'être maintenu au moins au début de sa démente. Sa correspondance montre que les concerts, les représentations d'opéra ont été aussi importants pour lui que ses lectures tout au long de sa vie consciente. Dès sa première jeunesse, au milieu des années 1860, il s'exerça à la composition musicale et il garda longtemps l'espoir de se faire connaître par ses productions musicales tout autant que par ses livres.

La musique joue d'ailleurs un rôle considérable dans ses relations amicales. Outre le « cas Wagner » extraordinairement complexe et sur lequel il faudra revenir, il convient au moins de dire quelques mots du « cas Peter Gast ». Heinrich Koeselitz (1854-1918), plus connu sous le pseudonyme de Peter Gast, est un jeune compositeur de Leipzig qui découvre avec enthousiasme *La Naissance de la tragédie*, arrive à Bâle en 1875 et devient l'étudiant, le disciple, l'ami de Nietzsche, et même jusqu'à un certain point son collaborateur puisqu'il participe très régulièrement à la correction et à la mise au point des épreuves de presque tous les livres. Quand il s'installe à Venise en 1878, il en résulte une importante correspondance avec Nietzsche dont il publiera lui-même les lettres. Or ce lecteur attentif, cet admirateur constant du philosophe, est toujours resté un musicien qui n'a d'autre vocation que la composition musicale, et dont les succès artistiques seront d'ailleurs modestes malgré les démarches de Nietzsche pour que fussent représentés les opéras de celui qu'il appelait un « jeune Mozart ». Est-ce à cause de cette modestie même (dans tous les sens du mot) que l'amitié du musicien Gast et du philosophe Nietzsche fut à ce point réussie, en contraste avec l'échec des relations avec Wagner ?

Nul doute que Nietzsche ait été profondément affecté par ses propres déboires de compositeur dans le milieu wagnérien. Un passage d'*Ecce homo* en 1888 laisse poindre quelque rancœur :

Les Allemands sont *incapables* de concevoir la grandeur : à preuve Schumann. C'est ainsi que moi, de rage intérieure contre

ce saxon doucereux, j'ai composé une contre-ouverture de *Manfred* dont Hans von Bülow a dit qu'il n'avait rien vu de pareil sur du papier à musique : c'était un viol d'Euterpe¹.

La *Manfred musique* est un remaniement de la *Nuit de la Saint-Sylvestre*, composition envoyée à Cosima et qui n'avait été que poliment accueillie. En fait Hans von Bülow, grand chef d'orchestre wagnérien (et premier mari de Cosima), avait réagi de façon aussi peu favorable que possible à l'envoi de Nietzsche. Il avait jugé son œuvre tout simplement « antimusicale » et carrément aberrante : « Tout cela n'est-il que plaisanterie, n'aviez-vous pas l'intention de parodier ce qu'on appelle la musique de l'avenir² ? » L'allusion était blessante et se référait au titre du récent pamphlet de Wilamowitz contre Nietzsche, intitulé : « Une philosophie de l'avenir ». Nietzsche en 1872 devait s'y résigner : il ne pouvait pas davantage se faire reconnaître en tant que compositeur qu'en tant que philologue.

Sans doute la musique de Nietzsche est-elle bien plutôt dans ses poèmes. Très consciemment, il a voulu, dans *Zarathoustra* en particulier, que la rhétorique devienne musique. Donnons seulement un court exemple avec toutes les insuffisances de la traduction. Une correspondance poétique s'y établit entre une ville où avait vécu Wagner, où vivait Peter Gast : « Quand je trouve un synonyme à musique, je ne trouve jamais que le nom de *Venise* » :

Je restais debout sur le pont
Naguère dans la nuit brune,
Lorsque survint un chant lointain ;
Et fuyaient en tremblant sur l'eau
Gondoles, lumières, musiques –
Pour mon âme une lyre évoque,
Touchée par d'invisibles doigts,
Un chant secret de gondolier,
Tremblant de félicité neuve.
Quelqu'un alors l'écoutait-il³ ?

1. *Ecce homo*, « Pourquoi je suis si avisé », § 4. L'ouverture de Robert Schumann pour le *Manfred* de Byron est de 1848.

2. Lettre du 24 juillet 1872 (d'après C. P. Janz, *Nietzsche, biographie*, vol. 1, p. 437).

3. *Ecce homo*, « Pourquoi je suis si avisé », § 7.

LA FOLIE

Outre le style ou plutôt les styles de Nietzsche, l'autre grand obstacle à son interprétation est un destin marqué par l'effondrement mental dans les premiers jours de 1889 : on connaît la scène grotesque et pathétique de Nietzsche se jetant en pleurs au cou d'un cheval battu par un cocher dans une rue de Turin. Il semble d'abord n'avoir été entouré que de sympathie et de dévouement : alerté par le logeur de Turin et par une lettre délirante, son vieil et constant ami de Bâle, le professeur Franz Overbeck, le rejoint aussitôt à Turin, le ramène non sans difficulté (pour éviter l'internement forcé) à Bâle où il est hospitalisé pendant quatorze mois. Dès lors il faut se convaincre qu'il ne s'agit pas seulement d'un obscurcissement passager, même si sa mère garde longtemps quelque espoir. La suite – les soins donnés à Iéna, les séjours à Naumbourg, puis à Weimar, où il est entouré de sa mère et de sa sœur Élisabeth, jusqu'à sa mort le 25 août 1900 – n'appartient plus qu'au biographe en quête de diagnostics, de pronostics, de témoignages plus ou moins intéressés.

Il faut se délivrer d'un bas romantisme sur les rapports du génie et de la folie : les rapprochements entre la fin de Nietzsche, celle de Hölderlin ou celle de Van Gogh, très dissemblables d'ailleurs, n'apportent aucune précision et n'ont aucun sens déterminé. On ne sait rien réellement des causes de la maladie (ou des maladies) de Nietzsche. Sa sœur Élisabeth expliquait tout par le surmenage et l'abus de médicaments, mais elle cachait soigneusement que leur père était mort d'un « ramollissement cérébral » (diagnostic d'époque). Les médecins ont d'abord parlé de « paralysie générale » dont certains symptômes sont incontestables. Mais où en était la psychiatrie dans les dernières décennies du XIX^e siècle ? On n'a pas manqué de supposer une origine syphilitique, mais l'enquête des biographes sur la date et les circonstances de l'infection en reste à des hypothèses. Y a-t-il quelque rapport entre la démence finale et les terribles maux de tête que Nietzsche subit depuis sa jeunesse, ou encore l'hérédité paternelle joue-t-elle un rôle ? On sait combien les pathographies rétrospectives sont fragiles et discutables.

Il serait très arbitraire de prétendre retrouver l'influence de la folie, en tout cas dans les œuvres dont Nietzsche a voulu la publication. Il serait trop commode de se débarrasser ainsi des difficultés que posent les thèses les plus hardies de ses écrits. Il a été plus d'une fois affirmé que la pensée de « l'éternel retour » était par elle-même délirante ! Certes, le recours à l'argument de la folie simplifie singulièrement le travail de l'historien ; toutes les contradictions apparentes s'effacent ; mais de quel droit enfermer une pensée philosophique dans les limites d'un prétendu bon sens ? À quel moment dans l'évolution des troubles mentaux, l'excès de l'expression rend-elle un texte négligeable ? Un chapitre de *Ecce homo* s'intitule : « Pourquoi j'écris de si bons livres » : cela rend-il suspect le contenu de ce chapitre ? Sans doute plus d'un auteur aurait voulu s'expliquer sur ce thème si l'hypocrisie sociale commune ne l'avait retenu. Dans ce cas, le symptôme révélerait plus qu'il ne masquerait. Un biographe aussi documenté que C. P. Janz croit pouvoir affirmer qu'à partir du 10 septembre 1888, Nietzsche n'est plus philosophe, à moins que ce ne soit à partir de juillet 1888. Pour notre part, ne sachant pas ce que cela signifierait de classer *Ecce homo* parmi les œuvres « postphilosophiques », nous préférons prendre en compte la totalité des écrits que Nietzsche a publiés ou prévu de publier. Concluons qu'il n'y a aucune part de folie à réserver dans l'examen de la pensée philosophique de Nietzsche, ni négativement, pour stigmatiser telle ou telle faiblesse, ni positivement pour lui faire gloire d'avoir approché on ne sait quelle expérience exceptionnelle de la démence. Mais bien entendu, une explication psychiatrique de Frédéric Nietzsche est toujours possible, comme de quiconque, comme d'un René Descartes, de ses rêves, et des étranges pensées qui lui viennent dans son poêle... Ce n'est tout simplement pas notre affaire.

Et s'il faut un commentaire philosophique, pourquoi ne pas écouter celui qui savait depuis des années vivre dans le voisinage de la démence ? Dans un passage d'*Aurore* (1881), Nietzsche en renouvelle le thème légué par Schopenhauer en se référant très « classiquement » à Platon :

Si malgré la pression effrayante de la « moralité des mœurs »,
sous laquelle les communautés humaines ont vécu pendant des

millénaires, avant notre ère, et depuis lors très généralement jusqu'à nos jours (nous-mêmes vivons dans un monde restreint d'exception, en quelque sorte dans la zone du mal), – si pourtant des pensées, des évaluations, des instincts nouveaux, différents, n'ont pas cessé de surgir, cela arriva sous une terrible escorte : puisque partout c'est la folie qui ouvre le chemin aux pensées neuves, qui brise le tabou respecté d'un usage ou d'une superstition, saisissez-vous pourquoi ce doit être nécessairement le délire ? Quelque chose d'aussi horrible, d'aussi imprévisible dans la voix, dans les gestes que les caprices de l'orage et de l'océan, et qui provoque autant de crainte et de fascination ? Quelque chose qui porte si visiblement les signes de ce qui est totalement involontaire, comme les convulsions et la bave de l'épileptique, un signe qui semble désigner le fou comme le masque, la juste voix d'une divinité ? Quelque chose qui inspire au porteur d'une pensée nouvelle non plus du remords, mais crainte et tremblement devant soi-même et le pousse à devenir son poète et son martyr ? – Tandis qu'aujourd'hui il nous est souvent suggéré que le génie s'accompagne non d'un grain de sel, mais d'un grain de folie, les hommes des temps anciens étaient beaucoup plus près de penser que partout où il y a folie, il y a aussi un grain de génie et de sagesse, – quelque chose de « divin » comme on se le murmurait ou plutôt on s'exprimait là-dessus avec assez de force : « C'est avec la folie que les plus grands biens sont advenus en Grèce », disait Platon¹ avec toute l'Antiquité. Allons encore plus loin : tous les hommes supérieurs qui furent irrésistiblement entraînés à briser le joug d'une moralité quelle qu'elle soit et à proposer de nouvelles lois n'avaient plus rien d'autre à faire *s'ils n'étaient pas vraiment fous* que de se rendre fous ou de se présenter comme tels, – et cela vaut pour les novateurs dans tous les domaines, et non seulement quand il s'agit des règles politiques ou religieuses : même le créateur du mètre poétique ne le fit admettre que par le délire².

1. Platon : « C'est en fait que, des biens qui nous échoient, les plus grands sont ceux qui nous viennent par le moyen d'un délire dont assurément nous sommes dotés par un don divin » (*Phèdre*, 244a, trad. Robin).

2. Platon : « Une troisième sorte de possession et de délire est celle qui vient des Muses » (*Phèdre*, 245). Voir aussi *Ion. Aurore*, I, § 14.

L'ÉDITION POSTHUME

Au contraire de Schopenhauer qui frémissait d'horreur à la pensée que son œuvre serait disséqué par les universitaires, Nietzsche évoque complaisamment les commentaires suscités à l'avenir par ses livres. Il s'est pensé comme un auteur posthume d'ailleurs sans avoir été de son vivant autant méconnu qu'il l'a écrit. Lors de l'effondrement mental, il commençait à attirer l'attention hors du cercle de ses amis (Taine, Strindberg, le critique danois Brandès). Il eut cet exceptionnel destin de survivre inconscient à son œuvre et le pitoyable malade de Weimar est mort entouré de notoriété, sinon même de gloire. Cette gloire, sa sœur Élisabeth Förster-Nietzsche l'a voulue, l'a organisée pour son frère, par les soins qu'elle a pris de lui comme garde-malade, par le travail non moins attentif d'édition de ses œuvres, par la publication d'une longue biographie en trois volumes (1896, 1897, 1904), reprise, allégée, en trois volumes encore (1912-1914) et suivie d'un ouvrage sur les relations entre Nietzsche et Wagner (1915) ; tous contenaient de nombreux fragments inédits. Élisabeth, qui fonde et préside à Naumbourg en 1894 puis installe en 1896 le Nietzsche-Archiv à Weimar dans la maison même où son frère devait mourir. C'est donc elle qui a la haute main sur la publication des œuvres et particulièrement des œuvres posthumes et de la correspondance de son frère, sur la plupart des documents qui permettent d'interpréter sa pensée, et ceci, insistons-y, alors qu'il était encore vivant.

Il importe donc de savoir qui était Élisabeth Förster-Nietzsche, la sœur cadette de Frédéric, de deux ans plus jeune que lui. Il semble bien qu'elle ait fait partie de ces « sœurs abusives » préoccupées avant tout de sauver les convenances et l'honneur familial contre les scandales que pourrait provoquer une œuvre trop géniale : on pourrait penser à Isabelle Berrichon, la sœur d'Arthur Rimbaud, et à l'image « pieuse » qu'elle a tenté à la même époque d'imposer à la personnalité et à l'œuvre de son frère. La correspondance de Nietzsche avec sa mère et sa sœur montre sans doute beaucoup d'intérêt et d'affection mais aussi le sentiment de n'être pas vraiment compris, moins encore que par ses plus proches amis. Des brouilles plus ou moins graves eurent lieu en particulier lors du projet que Nietzsche eut un moment

d'épouser Lou Salomé qu'Élisabeth détestait. Par la suite, Nietzsche manifeste le plus grand mépris pour le fiancé, puis mari de sa sœur, Bernhardt Förster, un des chefs de l'antisémitisme allemand. En 1889 elle était avec son mari au Paraguay où elle tentait vainement d'empêcher de périlcliter la colonie Germania qu'ils avaient fondée. Ce fut la mère de Nietzsche qui eut la charge, trop lourde pour elle, de son fils. Mais bientôt Élisabeth, après la mort de son mari (un suicide qu'elle tenta de cacher par un faux certificat), prit tout en main et écarta de l'édition de ses œuvres les plus sûrs amis de son frère. Sans doute voulut-elle effacer les traces de conflits familiaux, mais aussi l'hostilité déclarée de son frère pour le nationalisme allemand, et plus encore pour l'antisémitisme qui lui est souvent associé. Il ne fait maintenant aucun doute qu'Élisabeth n'hésita pas non seulement à faire des coupures, mais à pratiquer ce qu'il faut bien appeler des falsifications. Ses choix politiques sont clairs : c'est à sa demande répétée que le Führer Adolf Hitler, en route pour Bayreuth, s'arrête à Weimar où Élisabeth lui fait visiter le Nietzsche-Archiv, magnifiquement décoré par l'architecte belge Henri Van De Velde. Ainsi s'accrédite la légende d'un Nietzsche précurseur du nazisme¹.

Du coup, toute l'édition des fragments posthumes (sans parler de la correspondance) est devenue suspecte. Philosophiquement la question la plus importante est celle que pose le livre intitulé *La Volonté de puissance*, l'œuvre devenue la plus célèbre sans doute avec *Ainsi parlait Zarathoustra*, et que même les commentaires les plus récents continuent à citer. Il s'agit d'un ensemble d'aphorismes, mais aussi d'assez longs développements, rassemblés en quatre parties, publié en 1901 (483 aphorismes), puis très augmenté en 1911 (1 067 aphorismes). Cette compilation avouée correspondait bien à l'annonce faite par Nietzsche d'un ouvrage portant ce titre à l'avant-dernier paragraphe de *La Généalogie de la morale* et elle était présentée comme conforme au plan prévu par l'auteur. Mais était-ce en définitive autre chose

1. Rappelons que Friedrich Nietzsche est né prussien, avant qu'il y ait un Empire allemand. Puis il devient citoyen suisse du canton de Bâle, et séjourne le plus souvent hors d'Allemagne, en Suisse, en Italie, en France. Lui-même s'était forgé une sorte de roman familial et se disait issu d'une ancienne noblesse polonaise. En fait, il était apatride.

qu'une façon habile, commercialement rentable, de faire connaître les fragments posthumes d'un auteur qui commençait à être à la mode ?

Il apparaît que nombre de textes ainsi incorporés n'avaient pas été écrits en vue d'une *Volonté de puissance* mais d'autres ouvrages projetés, qu'ils soient restés à l'état d'ébauche ou qu'ils aient été achevés et publiés (*Par-delà le bien et le mal* ou *Le Crépuscule des idoles*). Mais surtout, Élisabeth a fait un usage arbitraire, abusif des manuscrits et des divers plans laissés par son frère dans le but d'orienter leur interprétation.

DES INTERPRÉTATIONS RÉDUCTRICES

Toute pensée véritablement nouvelle se heurte aux convictions dominantes de son milieu, de son temps, surtout quand elle s'exprime de façon provocante ; en fait, elle n'est d'abord tout simplement pas entendue et ne rencontre que le silence. Cela était arrivé à Schopenhauer qui en avait souffert et s'en était expliqué avec amertume. Nietzsche a été plus heureux : son premier livre sur *La Naissance de la tragédie* a été l'objet d'une polémique qui l'a fait assez largement connaître comme schopenhauerien et comme wagnérien alors qu'il était encore très jeune. Par la suite, ses livres, même s'ils n'eurent guère de succès public, ont été lus, discutés, admirés par un cercle d'amis fervents. Dans la dernière année de sa vie consciente, il a même accédé à un début de renommée internationale, à peine âgé de quarante-quatre ans. Le lieu commun de l'incompréhension du génie solitaire est donc en grande partie légendaire quand on l'applique à Nietzsche. Sa correspondance le montre partagé entre la revendication de la solitude comme la fatalité du plus haut penseur et l'ambition légitime d'une large reconnaissance intellectuelle, en particulier par la traduction de ses œuvres. Par un curieux compromis, il fait imprimer en 1885 la quatrième partie de *Zarathoustra* à quarante exemplaires seulement. S'il croit vraiment que sa philosophie n'est pas communicable au moyen de la chose imprimée, comme il l'a écrit à Overbeck, pourquoi tant tenir à distribuer à ses frais le « finale » de *Zarathoustra* ? Si la publication lui apparaît comme une nécessité, pourquoi tellement la limiter ? Il semble s'effrayer, avec quelque

excès, de ses propres audaces et craindre que son « blasphème » (c'est le mot qu'il emploie) ne l'isole davantage et ne le coupe de ses amis ou de sa propre famille, ce qui ne l'empêche pas d'en faire parvenir deux exemplaires à sa sœur. Un antichristianisme imprécatoire était-il si redoutable, alors que Bismarck avait déjà engagé le *Kulturkampf* en Allemagne et que les républicains s'attaquaient au cléricisme en France ? Pourtant, ne voyons là ni peur, ni recherche du scandale. Nietzsche se sent porteur d'un destin bien au-delà de la petite politique du moment. Annonçant l'envoi de *Par-delà le bien et le mal*, il écrit à Malwida von Meysenbug, l'amie de Herzen et l'auteur des *Mémoires d'une idéaliste* : « Excusez-moi. Vous ne pouvez rien en lire, moins encore m'en dire votre impression. Admettons qu'il puisse (*darf*) être lu aux environs de l'an 2000 » (24 septembre 1886). Nietzsche ne se posait pas alors une question de tactique, mais de droit : faut-il oser ? Il savait qu'inévitablement l'interprétation de ses œuvres serait longtemps réductrice, sinon faussée.

Le thème d'abord le plus apparent est le refus radical de la morale chrétienne. Nietzsche est l'auteur qui donne le plus de sens à l'expression de l'individualisme intégral, de « l'anarchisme moral », mais l'anarchisme politique n'est pas loin : des militants comme Kropotkine ou Élisée Reclus ne l'ont pas ignoré. En France, les livres publiés de Nietzsche sont tous traduits par Henri Albert de 1898 (*Zarathoustra*) à 1909 (*Ecce homo* et les *Dithyrambes à Dionysos*). Se réclament de son individualisme un Jules de Gautier, un Georges Palante, l'un et l'autre chroniqueurs philosophiques de la revue *Le Mercure de France*. Georges Palante semble surtout préoccupé de concilier au moins partiellement nietzschéisme et socialisme anarchisant dans la défense des individus contre les systèmes sociaux oppressifs : « Il n'y a pas de classe d'élite, il n'y a que des individus d'élite » (*Précis de sociologie*, 1901)¹. L'influent directeur du *Mercure de France*, Remy de Gourmont, écrit : « Il n'est pas douteux qu'un homme ne puisse retirer de l'immoralité et même de l'insoumission aux préjugés décalogues un

1. Michel Onfray sous-titre son livre sur Georges Palante (1990) : *Un essai sur un nietzschéen de gauche*.

grand bienfait personnel, un grand avantage pour son développement intégral¹. »

Un philosophe alors très en vue en France et d'un tout autre bord, Alfred Fouillée, publie en 1902 un volume de trois cents pages, *Nietzsche et l'immoralisme*, qui est loin d'être négligeable : les thèmes du surhomme, de l'éternel retour n'y sont pas absents, mais ils sont traités comme des prolongements mythiques (la « religion de Nietzsche ») de l'immoralisme. Il rattache Nietzsche au « jeune hégélien » Max Stirner qui, dans *L'Unique et sa propriété* (1844), pose le Moi (l'unique) comme l'aboutissement ultime de la dialectique :

Le vrai savoir trouve son achèvement tandis qu'il cesse d'être savoir et redevient simplicité d'une pulsion en l'homme – volonté².

C'est dans la descendance de Max Stirner que Fouillée place en vis-à-vis d'une part « l'immoralisme critique » de Nietzsche et d'autre part *l'Essai d'une morale sans obligation ni sanction* de son contemporain français Jean-Marie Guyau. Or il se trouve que Nietzsche a lu et annoté cet ouvrage et approuvé plus d'une formule. L'un et l'autre voient l'origine de tous les instincts moraux ou immoraux dans la vie même, la plus haute intensité de vie étant nécessairement proportionnelle à sa plus large expansion. Mais alors que, selon Fouillée, Guyau a conçu que l'expansion vitale pouvait être amour, sacrifice, partage, Nietzsche était incapable – pathologiquement – de la concevoir autrement qu'agressive, et son immoralisme devient arbitraire jusqu'à perdre une grande partie de ses vertus critiques.

Fouillé peut alors dénoncer le caractère réactionnaire de la pensée de Nietzsche et de ses préjugés conservateurs. Il a cette assez belle formule :

Nietzsche est un Joseph de Maistre qui croit au bourreau sans croire au Pape³.

1. *La Culture des idées*, Mercure de France p. 63.

2. Max Stirner, *Œuvres complètes*, p. 37 (trad. A. Sauge).

3. *Nietzsche et l'immoralisme*, p. 121. Nous nous permettons de renvoyer sur cette analyse à notre article : « Une lecture française de Nietzsche » dans la *Revue de l'enseignement philosophique*, octobre-novembre 1972.

Et il introduit ainsi le thème du surhumain :

Au fond, Nietzsche a beau dire : il est lui-même un anarchiste anti-libertaire, anti-égalitaire, un anarchiste pour qui, toute morale étant abolie, le mieux est qu'un tyran fasse la loi¹.

Si nous avons quelque peu insisté sur le livre de Fouillée, c'est qu'il nous décrit dès 1904 la contradiction fondamentale de la plupart des interprétations du nietzschéisme durant le xx^e siècle. Il est incontestable que Nietzsche a montré le plus profond mépris pour la démocratie et le socialisme. Des citations bien choisies dans *La Généalogie de la morale* ou dans la troisième partie de *Zarathoustra*, en particulier, peuvent autoriser un bellicisme, un nationalisme outrancier dans l'empire allemand de 1914 et, plus tard, « une révolution conservatrice ».

Et si vous ne voulez pas être les instruments inexorables du destin, comment pourriez-vous avec moi – vaincre ?
Et si votre dureté ne veut pas foudroyer, tailler, trancher, comment pourriez-vous donc être avec moi – créer ?
[...] cette nouvelle table, mes frères, je la mets au-dessus de vous : devenez durs² !

Il y a plus grave : Nietzsche, comme la plupart de ses contemporains, en France un Hippolyte Taine par exemple, croit à l'hérédité des caractères acquis, à l'eugénisme, à la possibilité de former des races humaines comme on a déjà formé des races animales. Il confond des caractères physiques (blondeur, forme du crâne, etc.) avec des caractéristiques linguistiques (langues indo-européennes, aryennes...) et même avec des formes sociales, dans un passage comme celui-ci :

En substance, la race soumise a retrouvé finalement la prépondérance, avec la couleur des cheveux, avec la rondeur du crâne, peut-être même avec les instincts intellectuels et sociaux : qui peut soutenir que la démocratie moderne, l'anarchisme encore plus moderne, notamment la tendance à la forme de la société la plus primitive, la *commune*, répandue maintenant chez tous les

1. *Ibid.*, p. 135.

2. *Ainsi parlait Zarathoustra*, III, « D'anciennes et de nouvelles tables ».

socialistes d'Europe, n'ont pas pour signification principale un monstrueux retour en arrière, et que la race conquérante, la race des maîtres, celle des Aryens n'est pas en train de succomber même physiologiquement¹ ?

Nietzsche reprend ici les critères de l'anthropologie physique dans le classement des races humaines : clarté du teint, des cheveux, forme allongée (dolichocéphalie) ou arrondie (brachycéphalie) du crâne en même temps que le thème de la décadence raciale de l'Europe, à la fois sociale et physiologique, dont le symptôme monstrueux a été à cet égard la Commune de Paris en 1871. Tout cela est repris d'Arthur de Gobineau, d'Ernest Renan, d'Hippolyte Taine. Ces considérations raciales étaient alors très répandues dans les milieux intellectuels européens et elles correspondaient à l'état des connaissances scientifiques en linguistique historique, en anthropologie, en histoire des peuplements anciens (protohistoire.) Il est inutile de tenter de masquer ces aberrations pseudo-scientifiques, de remplacer pudiquement le vocabulaire en disant *ethnique* plutôt que *racial*, ou encore de rejeter sur le seul Gobineau la responsabilité d'avoir affirmé l'*inégalité des races humaines*. Tout le monde ou presque alors y croyait.

Cela dit, il est insoutenable de faire de Nietzsche le chantre ou le prophète de l'impérialisme allemand. Nul n'a été aussi sévère sur la politique bismarckienne, sur le « nationalisme » et la « teutomanie », sur ce qu'étaient devenus la culture allemande, l'esprit allemand. Il est plus absurde encore de voir en lui un « raciste » au sens du xx^e siècle, voire un « prénazi ». Telle est sans doute l'interprétation qu'a voulu favoriser la propre sœur de Nietzsche à la tête du Nietzsche-Archiv. Il s'agissait pour elle d'effacer ou d'atténuer l'hostilité radicale et constante de son frère à l'antisémitisme, hostilité qui ne se réduisait pas à une opposition à son beau-frère Bernard Förster devenu un des chefs les plus en vue de l'antisémitisme allemand. Voici un des textes les plus nets :

C'est pour moi une question d'honneur que d'observer envers l'antisémitisme une attitude nette et sans équivoque, savoir celle de l'opposition. On m'a accablé dans ces derniers temps de lettres

1. *La Généalogie de la morale*, 1^{re} dissertation, § 5.

et de feuilles antisémites ; ma répulsion pour ce parti (qui n'aimerait que trop se prévaloir de mon nom !) est aussi prononcée que possible, mais ma parenté avec Förster et le contenu de l'antisémitisme de Schmeitzer, mon ancien éditeur, ne cessent de faire croire aux adeptes de ce désagréable parti que je suis l'un des leurs et je ne peux rien faire pour empêcher que les feuilles antisémites utilisent le nom de Zarathoustra : cette impuissance m'a déjà rendu malade plusieurs fois¹.

Nietzsche est donc tout à fait conscient de ce qui est beaucoup plus grave qu'un malentendu familial (le parti antisémite venait d'être fondé en 1886). Se déclarant lui-même « anti-antisémite », il dément le prénazisme qu'ont cru ou que croient encore pouvoir lui attribuer aussi bien ses pseudo-disciples que ses adversaires. La contradiction n'est pas dans la pensée philosophique mais dans l'alternative simpliste qui lui est imposée. Nous n'avons pas à choisir entre un penseur anarchiste en dépit de ses déclarations réactionnaires et un écrivain pré-nazi malgré ses querelles avec les antisémites. L'erreur est de prétendre juger une philosophie à partir de catégories politiques rigides et prédéterminées. Déjà la deuxième des *Considérations intempestives* sur l'histoire avait averti qu'aucun problème philosophique n'avait de solution politique. Même le tout dernier Nietzsche préoccupé de « grande politique », celui qui croyait pouvoir déclarer la guerre aux Hohenzollern, a toujours maintenu la prééminence du philosophique sur le politique.

Après la Seconde Guerre mondiale, lorsque les philologues eurent librement accès aux manuscrits, lorsque fut publiée la grande édition des œuvres philosophiques complètes par G. Colli et M. Montinari qui restituait leur ordre chronologique aux fragments posthumes², Nietzsche échappa enfin aux conflits idéologiques de la première moitié du xx^e siècle. Il semble devenir, non pas tout à fait un penseur classique, mais suffisamment inactuel pour que la philosophie puisse chercher dans son œuvre un renouvellement, un recours au-delà d'un hégélo-marxisme alors triomphant. Ce qui lui a été alors demandé est

1. Lettre à Élisabeth, 26 décembre 1887.

2. *Œuvres philosophiques complètes* publiées en traduction française (Paris, Gallimard), 14 volumes, 1982-1997.

une nouvelle démarche critique, ou plutôt historico-critique : la *généalogie*. N'avait-il pas rompu, au moins dans la forme de l'exposition, avec la tradition philosophique ? N'avait-il pas entrepris une mise en question radicale de la philosophie occidentale considérée comme nihiliste ? N'avait-il pas annoncé une transmutation de toutes les valeurs ? Son « inactualité » consonait étonnamment avec les interrogations contemporaines de la seconde moitié du xx^e siècle. En France, un philosophe prestigieux, Paul Ricœur¹, proposa un syncrétisme associant bizarrement Nietzsche à Marx et à Freud ; ce qui fut pour quelques années fort actuel. Michel Foucault déclare en 1967 :

Le xix^e siècle et singulièrement Marx, Freud et Nietzsche nous ont remis en présence d'une nouvelle possibilité d'interprétation, ils ont fondé à nouveau la possibilité d'une herméneutique [...]. Je me demande si l'on ne pourrait pas dire que Marx, Nietzsche et Freud, en nous enveloppant dans une tâche d'interprétation qui se réfléchit toujours sur elle-même, n'ont pas constitué autour de nous, et pour nous, ces miroirs d'où nous sont envoyées des images dont les blessures intarissables forment notre narcissisme d'aujourd'hui².

À quoi il fut répondu qu'il y avait sans doute pléthore d'interprétations :

Si Marx a raison, Nietzsche doit être interprété comme un phénomène de la bourgeoisie à telle époque. Si Freud a raison, il faut connaître l'inconscient de Nietzsche et donc je vois une sorte de guerre entre Nietzsche et les deux autres.

De fait, cette trinité des « philosophes du soupçon » n'a été qu'une construction idéologique passagère. Nietzsche ne peut pas être lu en ne retenant que la généalogie comme méthode isolable du thème de la volonté de puissance qui la fonde, et comme si cette dernière était interchangeable avec le matérialisme de Marx ou la libido de Freud. Comprendre Nietzsche est comprendre ensemble, comme dans une

1. Voir Sacha Nacht, *Traité de psychanalyse* (1965), fascicule 1, chap. VI par Paul Ricœur, p. 100.

2. *Nietzsche*, Cahier de Royaumont (1967), p. 185-186 (la réponse est de Jean Wahl).